

PIERRE DE BETHMANN
MEDIUM ENSEMBLE / VOLUME 2
EXO



« Osez ! » Voilà bien une injonction polysémique de l'actualité militante : maxime explicite de toutes les institutions d'élite, comme des alters les plus radicaux, ou des ésotériques les plus habités... qui tous excellent dans l'éliation du complément d'objet : oser quoi exactement ? La réponse la plus courante en forme de trompe l'œil serait « osez *changer* », qui à l'épreuve dudit complément d'objet ouvre encore la voie à une nouvelle couche d'ambiguïté : changer de vie pour oser la vie - ou l'inverse ; oser les autres pour changer soi-même - ou l'inverse ; changer maintenant pour oser tout le temps, ou l'inverse... Qu'importe, haro sur les fines bouches ! Depuis que l'histoire moderne, et son second souffle dixhuitiémiste, a lancé son mot d'ordre d'intensité, le salut social est à chercher dans une forme quelconque du dépassement de soi, qu'il convient de considérer comme pierre angulaire de l'édifice si fastidieux de l'accomplissement collectif. Ainsi, prenant à contrepied l'honnête homme classique, l'intrépide moderne recycle t-il la parabole des talents en gagnant ses galons de respectabilité à l'aune du niveau d'audace dont il sait faire montre.

De son côté, en érigeant le sensible comme concurrent du mesurable et en se désolidarisant du monde culturel, le monde artistique se construisait une place dont la légitimité croissait au rythme des défauts du progrès. Ainsi, généralement marginalement mais parfois à haute voix, pouvait-il proposer ses émotions comme évidences alternatives aux errements de la science, tout comme à l'introuvable consensus politico-économique planétaire. Que de telles démarches oubliassent commodément la part qu'elles devaient à la modernité en marche, et notamment à la fée électricité ou à la démocratie libérale pour n'en citer que deux aspects emblématiques, n'émut que les fines bouches, encore elles... Mais baste derechef, point de persiflage ! Le romantisme a largement gagné la bataille des esprits, et son ambition au service de l'intérêt général éclate au grand jour au sein même du monde désormais numérique. L'impression légitime l'expression, l'intuition le dispute à l'analyse pour toute question scientifique, économique, politique, historique, managériale... jusqu'à la souveraine température du jour que l'on se doit de ressentir en même temps qu'on la mesure.

Un nouveau monde s'ouvre donc, on le sait, et la question de savoir ce qu'il faut en penser n'a jamais été aussi vive. Les exaltés du 2.0 y voient un espace d'existence inédit, débridant enfin la transmission de l'information, stimulant le lien social autant que la créativité et l'humour, et contribuant inexorablement à la propagation de valeurs démocratiques. Les inquiets y déplorent plutôt une nouvelle cour d'école mondiale ado-populiste, permettant à d'innombrables sous-ensembles humains de s'autosatisfaire en excommuniant, frappant toute tentative de construction adulte du sceau de l'aliénation ou de la ringardise, et ne s'embarrassant ni d'une fragmentation sociale inédite, ni des nouvelles oligopoles qu'ils fabriquent ce faisant.

De fait, il faut encore quelque effort pour idéaliser un possible 3.0 au-delà du tragique. On serait pourtant bien tenté de se réjouir de la créativité des contenus innovants et solidaires-citoyens-responsables adoués çà et là par d'anciennes institutions canalisant idées fraîches et nouvelles fortunes, de la renaissance du rire de soi au rythme d'une très nouvelle prise de conscience des limites, de l'apparition d'un nouveau capitalisme reléguant les fins capitalistes à un rang secondaire. De même, on aimerait tant espérer que la poursuite de la marche de la connaissance se rapproche encore et encore de celle de l'esprit, et redonne à la sagesse humaine quelque matière face à la folie mimétique. On n'y est pas tout à fait, certes...

Le monde de l'art, à son niveau (ou dans sa bulle si l'on veut), se confronte depuis quelque temps déjà, mais à sa grande surprise, à un questionnement de nature comparable. Il se développait en plusieurs siècles sur un paradigme portant également l'audace au pinacle, puis découvrait au XX^{ème} siècle l'essoufflement de ses avant-gardes, et par là-même un nouveau type de vanité dont le caractère endogène lui était totalement étranger. Depuis lors, il s'écartèle entre deux radicalités qui soigneusement cultivent leur opposition : du côté de la fuite en avant, un jusqu'au-boutisme masquant l'érosion du sentiment d'évidence par un entourage conceptuel qui fréquemment finit par s'imposer à l'œuvre ; du côté de la dissolution, un savant travail de formatage assumant pleinement les canons du management au service d'une société du spectacle perçue comme un marché à conquérir comme un autre.

Les fines bouches, toujours elles, dont l'auteur de ces lignes doit enfin reconnaître faire parfois partie au gré de ses contestables humeurs, ergoteront sur le dilettantisme inédit de ces deux types d'artistes-augmentés à l'égard de l'Histoire dans laquelle ils prétendent pourtant peu ou prou s'inscrire. Mais halte au persiflage, pour de bon ! A ronchonner contre le dilettantisme, on en viendrait à oublier que celui-ci s'est imposé comme plus ou moins consubstantiel à l'idée d'émouvoir comme à celle d'innover. L'artiste suggère plus qu'il ne résout, c'est là certainement la grâce et le privilège de sa mission, qui l'affranchit souvent allègrement du principe de cohérence.

Alors à ceux que ces impressionnantes sirènes ne touchent pas tant que ça, s'offre une sorte d'éternelle troisième voie aux allures de plaidoyer pour une continuité lentement intégrative, et soucieuse en premier lieu de la volupté des histoires à construire. Nul ne pouvant se prétendre à l'abri du paradoxe, il sera toujours permis de reprocher à ces derniers une posture de faux-modeste cachant mal l'ambition de mieux profiter des lumières du moment par un autre biais. Evidemment. Sauf que dans un monde où désormais tant de phénomènes changent de nature au-delà d'un certain seuil de leur développement, on accordera peut-être un peu de crédit à l'idée que le seuil en question mérite quelque attention.

Car paradoxe pour paradoxe, face aux forteresses de certitudes bâties par la libération exaltée du moi, la modération se rappelle aussi comme antidote possible aux panurgismes, qui par définition s'ignorent. Et surprise pour surprise, face à l'expérience répétée de l'insolite au secours de l'artistique, l'on peut aussi opposer celle du métier au service de l'ouvrage, et découvrir contre toute attente que le sentiment de liberté que l'on éprouve ainsi à brider légèrement la liberté est loin d'être mince. Et scandale pour scandale, face à l'idéalisation obsessionnelle des ailleurs chantants, le fait de s'acclimater à l'incertitude au sein d'un milieu dont on accepte la complexité est loin d'être systématiquement aliénant.

Etranges constats peut-être, qui résonnent en forme d'équilibre à trouver entre *exo*-facteurs plus ou moins excités, plus ou moins excitants, qui redonneraient volontiers sa chance à la nuance comme révélateur d'altérité, et surtout laissent à penser que le fait d'accepter un sens commun n'interdit pas d'y trouver le sien. Suggestion pour suggestion, la fine bouche, qui décidément persiste, serait ainsi fort tentée de déceler quelque affinité entre l'exploration de l'infiniment petit et celle de l'infiniment sensible.

Alors a minima, persister à s'intéresser au swing, au son, à l'harmonie et à la mélodie en assumant ne faire que de la musique, en croyant encore au pouvoir d'émotion de celle-ci, et continuer pour ce faire à bâtir des formes élaborées pour permettre à d'exceptionnels solistes de se jouer d'elles, et par là-même de les transcender... tout cela fera peut-être figure de gageure. Tout comme prétendre assumer Dionysos en le forçant au joug d'Apollon fera encore sourire. Mais il n'est pas interdit de penser que ce soit précisément ça et surtout ça qu'il faille désormais *oser* - pour *changer* bien sûr !

Pierre de Bethmann / Juillet 2016



“*Dare!*”: the word has become a polysemous injunction of present-day militancy – the explicit motto of every elite institution, but also of radical activists and inspired esoteric-seekers... all exceling in the omission of the object complement: what is there to dare, exactly? A commonplace answer, with every appearance of a sleight-of-hand, would be to “*dare to change*,” the complementation opening onto a new layer of ambiguity: changing lives and daring to live – or the opposite; daring to know others and changing oneself – or the opposite; changing now and daring all the time – or the opposite... Whichever way! Down with quibblers! Since modern history, with its eighteenth-century second wind, has turned intensity into a rallying cry, social salvation must be sought one way or another by surpassing oneself – what has become the corner stone of such a daunting construction as the pursuit of collective achievement. Subverting the figure of the classical gentleman, the modern, intrepid individual recycles the parable of the talents, owing his respectability stripes to what degree of audacity he can display.

The art world, by raising the sensible realm against the realm of measurability and by breaking with religion, created for its part a place whose legitimacy grew at the pace of progress’s failings. The emotions it could offer where thus, in an often marginal though at times outspoken fashion, presented as alternative self-evident truths, as opposed to science’s misguided ways or a global political-economical consensus nowhere to be found. For these approaches to conveniently forget what they owed to modernity underway, especially to the electricity fairy or liberal democracy – to name only two of its most emblematic aspects – was the sole concern of quibblers, once again... But now, enough with the snide remarks! Romanticism has won over the minds, and its ambition to serve the common interest has been laid bare in our contemporary digital world. Impression legitimizes expression, and intuition is a match for analysis when faced with issues of science, economy, politics, history, management... right down to the day’s sacrosanct temperature, which needs to be felt, in addition to being measured.

Hence a new world is born, as we all now, and the issue of what we are to think of it has never been so dire. 2.0 enthusiasts see it as an unprecedented space of existence, finally giving free rein to the transmission of information, stimulating social cohesion as well as creativity and humor, and inevitably contributing to the propagation of democratic values. Worriers lament over what they consider to be a new global playground for teen-populism, enabling myriads of human subgroups to achieve self-satisfaction by excommunicating and reproving any attempt at adult constructions for being old-school and alienating – unencumbered by the extraordinary social fragmentation of our day and age or the new oligopolies they give rise to.

Indeed, efforts still need to be made in order to idealize a 3.0 beyond tragedy. It is nevertheless tempting to rejoice over the creativity of innovative, solidarity-driven, socially-aware contents, championed here and there by old institutions which channel fresh ideas and new fortunes; over the resurgence self-mockery following the newfound realization of our limits; over the rise of a new kind of capitalism which backgrounds capitalistic ends. Likewise, we would like to hope that the march of knowledge could draw closer and closer to that of the mind, bestowing matter upon human wisdom in the face of mimetic folly. Though, truth be told, we are still a far cry from it...

The art world, at its own level (or in its own bubble), is faced – for quite some time already, yet to its great amazement – with a similar issue. After growing for several centuries on the basis of a paradigm which also praised audacity, it discovered in the 20th century the waning of its avant-gardes and, consequently, the emergence of a new type of vanity whose endogenous character was unfamiliar. It is since then torn between two radicalisms carefully keeping alive their antagonism: on the side of the headlong rush, a diehard will dissimulates the diminishing sense of evidence behind a conceptual environment that often ends up prevailing in the work itself; on the side of dissolution, a skillful work of standardization has been carried out, fully embracing management ideals, in order to serve a society of the spectacle conceived as a market waiting to be conquered, just like any other.

Quibblers, once again – and I must at last admit to being one of them at times, depending on my questionable moods – will complain about the brand-new dilettantism of these two types of enhanced-artists in the light of History, which they nevertheless claim to be more or less a part of. But let us be done with these snide remarks once and for all! Grumbling over dilettantism would be forgetting it has become more or less consubstantial to the very ideas of emotion and innovation. Artists suggest rather than they resolve, which may be the grace and the privilege of their mission, merrily granting them a pass out of the coherence principle.

Nevertheless, for those unmoved by these daunting sirens, the eternal third approach unravels itself as a plea for a slowly integrative continuity, first and foremost concerned with the voluptuousness of the stories that need to be told. No one is immune from paradox, and one may well be reproached with a poise of false-modesty, barely hiding the ambition to enjoy the limelight from a better angle. Obviously. But in our world, where the nature of so many phenomena changes once they have grown beyond a certain threshold, one might grant some kind of credit to the notion that the threshold itself deserves our attention.

For, matching paradox with paradox, in the face of the fortresses of certitudes built on the enthusiastic liberation of the ego, moderation shows itself to be a possible antidote to lemming-like attitudes which, by definition, remain unaware of their own nature. And matching surprise with surprise, in the face of the repeated experience of the unusual summoned to the rescue of art, we may also mention that of putting craft at the service of one's work, realizing against all odds that the feeling of freedom we experience by holding back the reins of freedom is by no means insignificant. Matching scandal with scandal, in the face of the obsessive idealization of greener pastures, adjusting to the uncertainty of a sphere whose complexity we accept is by no means consistently alienating.

These seemingly strange observations find an echo in the attempt to strike a balance between more or less excited and more or less exciting *exo*-factors, which would readily give nuance a chance as a telltale to alterity; they lead us to believe that accepting some common sense does not bar one from finding one's own. Matching suggestion for suggestion, the incorrigible quibblers may also be tempted to find some affinities between the exploration of the infinitely small and of the infinitely sensible.

At any rate, persisting in finding some interest in swing, sound, harmony and melody, accepting that we only create music, whose capacity to stir people we still believe in, and hence continuing to create elaborate forms for exceptional soloists to toy around with and transcend... All of this may sound like a tall order. Invoking Dionysus by subjecting him to Apollo's yoke will also raise some smiles. But we may very well acknowledge that this is the very thing we have to *dare* – to *change*, of course!

Pierre de Bethmann / July 2016 / traduction Armelle Chrétien



[EXO]



PIERRE DE BETHMANN / RHODES, PIANO

CHLOE CAILLETON / VOIX

STEPHANE GUILLAUME / FLUTE, FLUTE ALTO

SYLVAIN BEUF / SAXOPHONE ALTO

DAVID EL-MALEK / SAXOPHONE TENOR

THOMAS SAVY / CLARINETTE BASSE

SYLVAIN GONTARD / TROMPETTE, BUGLE

BAPTISTE GERMSER / COR

DENIS LELOUP / TROMBONE

BASTIEN STIL / TUBA

SIMON TAILLEU / CONTREBASSE

KARL JANNUSKA / BATTERIE



////////////////////////////////////

1 / EXO (9'41) / SOLOS : DAVID EL-MALEK, PIERRE DE BETHMANN, STÉPHANE GUILLAUME

2 / ATTENTION (10'40) / SOLOS : PIERRE DE BETHMANN, SYLVAIN BEUF, SIMON TAILLEU

3 / HORS CHAMP IV (0'43)

4 / TON SUR TON (10'48) / SOLOS : SYLVAIN GONTARD, PIERRE DE BETHMANN

5 / DU CALME (6'06) / SOLOS : THOMAS SAVY, SYLVAIN GONTARD, BAPTISTE GERMESER

6 / HORS CHAMP II (1'07)

7 / DES MESURES PREALABLES (2'38) / SOLO : BASTIEN STIL

8 / DES MESURES (7'23) / SOLOS : PIERRE DE BETHMANN, STEPHANE GUILLAUME

9 / HORS CHAMP I (1'01)

10 / MODERATO (9'01) / SOLOS : DENIS LELOUP, KARL JANNUSKA, SYLVAIN BEUF

11 / PANSER ET PENSER (8'47) / SOLOS : THOMAS SAVY, CHLOÉ CAILLETON

12 / HORS CHAMP III (0'47)

13 / COMPLEXE (9'41) / SOLOS : PIERRE DE BETHMANN, DAVID EL-MALEK

////////////////////////////////////



Enregistré par Philippe Gaillot, assisté de Matthieu Lefevre, au Studio Ferber (Paris), les 8, 9 et 10 juin 2016.
Mixé et masterisé par Philippe Gaillot.

Toutes compositions de Pierre de Bethmann, sauf Hors Champ
(improvisation de Baptiste Germser, Pierre de Bethmann et Karl Jannuska).

Projet coproduit par ALEA et L'apostrophe, scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise.

Piano accordé par Bastien Herbin. Stéphane Guillaume joue des flûtes Pearl. Sylvain Beuf joue sur les saxophones Jupiter XO, les becs Fred Lebayle et les anches D'Addario La Voz. David El-Malek joue un saxophone Selmer Mark VI, des anches et un bec Vandoren, et remercie Florent Millaud et Selmer, ainsi que David Barrault et l'Atelier du Globe. Thomas Savy joue une clarinette basse Selmer Privilège, des anches, bec et ligature Vandoren. Sylvain Gontard remercie Denis Mancaux et Yamaha Music.

Merci à Olivier de Bethmann, Philippe Gaillot, Matthieu Lefevre, Jean-Christophe Le Guennan, Renaud van Welden, Bastien Herbin, Tom Spianti, Sandrine Bajard, Tim Miltat, Christophe Picard, Audrey Fogels, Armelle Chrétien, Jean-Noël Relier, François Boncompain, François Lubrano, Claudine Pellerin, Dominique Lohnherr, François Segré, Isabelle Méchali, Jean-Joël Le Chapelain et toute l'équipe de L'apostrophe, Stéphane Portet et toute l'équipe du Sunset-Sunside, Sébastien Vidal et toute l'équipe du Duc des Lombards.

Et plus encore à Chloé Cailleton, Stéphane Guillaume, Sylvain Beuf, David El-Malek, Thomas Savy, Sylvain Gontard, Baptiste Germser, Denis Leloup, Bastien Stil, Simon Tailleu, Karl Jannuska, et à Camille Lebréquier, Fidel Fourneyron, et Julien Alour.

Graphisme et photo de couverture Tim Miltat.
Photos de dos Thomas Savy.

www.pierredethmann.fr



ALÉA

www.pierrebethmann.fr

